

ATHÈNES MODERNE
ΑΙ ΝΕΑΙ ΑΘΗΝΑΙ

ΚΡΙΣΙΣ

ΤΟΥ ΓΑΛΛΙΚΟΥ ΤΥΠΟΥ.

Α' Έκδοσις μετὰ κειμένου.	φράγκα	30
Ὡσαύτως εἰς papier de Chine.	φράγκα	50
Β' Έκδοσις (ἄνευ κειμένου).	φράγκα	15

Παρά τῷ ἐκδότῃ Κ. Μαρίνω Π. Βρετῶν εἰς Παρισίους, 8, rue
Miroménil, Paris.

Σημ. Ἡ β' έκδοσις ἐξηντλήθη.

ATHÈNES MODERNE.

Sous ce titre, M. Marino P. Vréto vient de publier chez M. Reinwald, éditeur à Paris, un album grand in-4° contenant les vues des principaux monuments d'Athènes, avec texte français et grec.

Nous nous proposons depuis longtemps de parler de cet ouvrage, auquel les événements d'Orient donnent un intérêt d'actualité ; nous ne saurions mieux en faire connaître le but qu'en publiant la lettre d'hommage adressée par l'auteur à l'Empereur, et la réponse qui a été faite par ordre de Sa Majesté à M. Marino Vréto.

J. BARATON.

(*Le Pays.*)

Paris, 25 mars, 6 avril 1861.

« SIRE,

« Je supplie Votre Majesté de vouloir bien daigner accepter un
« exemplaire d'un livre-album que je viens de publier à Paris sous le
« titre de : *Athènes moderne* ; la plume et le crayon se sont alliés
« dans cette œuvre non pour élever un monument littéraire et ar-
« tistique, mais pour faire connaître à l'Europe, inquiète sur l'avenir
« de l'Orient, que, dans ce pays, où tout s'écroule, il existe une nation
« douée par excellence du génie créateur et conservateur.

« Si Votre Majesté daigne accepter mon hommage et y jeter un
« coup d'œil bienveillant, je m'estimerai le plus heureux de tous
« ceux qui tiennent une plume pour la défense de la Grèce, ma pa-
« trie, et je me considérerai comme largement récompensé des sacri-
« fices que j'ai dû m'imposer pour la publication d'une œuvre aussi
« dispendieuse que celle que je dépose humblement aux pieds de Votre
« Majesté.

« Je suis, Sire, avec le plus profond respect, de Votre Majesté le
« très-humble et très-obéissant serviteur,

« MARINO P. VRÉTO. »

CABINET DE L'EMPEREUR.

Palais des Tuileries, 23 avril 1861.

« Monsieur,

« L'Empereur a fait un accueil particulier à l'album que vous avez
 « publié sous le titre d'*Athènes moderne* et dont vous lui avez offert
 « l'hommage. Sa Majesté me charge d'avoir l'honneur de vous expri-
 « mer l'intérêt avec lequel Elle a examiné votre œuvre et de vous
 « adresser tous ses remerciements d'avoir eu la pensée de la lui en-
 « voyer.

« Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

« Le secrétaire de l'Empereur,

Monsieur

« chef du cabinet,

Marino P. Vréto.

« MOCQUARD. »

Un jour (il y a vingt ans), comme je me trouvais seul avec M. de Chateaubriand dans le cabinet où il retouchait sans cesse les Mémoires de sa vie, il me dit, en me montrant son volumineux manuscrit : « Il y aura forcément, dans ce travail qui m'absorbe, une lacune que je ne chercherai point à combler, c'est l'année de mon voyage en Orient. *L'Itinéraire* en a raconté toutes les aventures. » Ensuite nous vîmes à parler de la Grèce et d'Athènes, ce qui nous arrivait souvent, et sans grand effort, puisque c'était lui plaire que de lui rappeler son pèlerinage.

Il avait gardé un souvenir très-précis des grands paysages, de la configuration du sol et des ruines ; mais il avait oublié ses songes d'alors, effacés, disait-il, par tant d'autres songes ; et, comme je rappelais ces mélancoliques rêveries qui ajoutent tant de charme aux descriptions, il voulut bien, à ma prière, relire avec moi cette sorte de révélation qui était venue l'illuminer et le distraire de ses regrets à son départ d'Athènes, « qu'il perdait pour toujours. » Voici cette page prophétique :

« Je fus, tout le long du chemin, occupé d'un rêve assez singulier : je me figurais qu'on m'avait donné l'Attique en souveraineté. Je faisais publier dans toute l'Europe que quiconque était fatigué des révolutions et désirait trouver la paix, vînt se consoler sur les ruines d'Athènes, où je promettais repos et sûreté. J'ouvrais des chemins, je bâtissais des auberges, je préparais toutes sortes de commodités pour

les voyageurs ; j'achetais un port dans le golfe de Lépante, afin de rendre la traversée d'Otrante à Athènes plus courte et plus facile. On sent bien que je ne négligeais pas les monuments : les chefs-d'œuvre étaient relevés sur leurs places, et d'après leurs ruines. La ville, entourée de bons murs, était à l'abri du pillage des Turcs. Je fondais une université, où les enfants de toute l'Europe venaient apprendre le grec littéral et le grec vulgaire. J'invitais les Hydriotes à s'établir au Pirée, et j'avais une marine. Les montagnes nues se couvraient de pins pour redonner des eaux à mes fleuves. J'encourageais l'agriculture : une foule de Suisses et d'Allemands se mêlaient à mes Albanais. Chaque jour on faisait de nouvelles découvertes, et Athènes sortait du tombeau. »

Cinquante ans se sont écoulés à peine depuis cette vision étrange de M. de Chateaubriand, et Athènes, à qui, dans les conseils des rois, il prêta sa voix et sa plume, se montre déjà telle que la rêva le poète voyageur. Pour s'en convaincre, il suffira de feuilleter l'*Album* de cette nouvelle capitale de la Grèce, monument que M. Marino Vréto, l'un de ses enfants les plus zélés, vient de consacrer à sa gloire. La nomenclature des édifices qui couvrent aujourd'hui ce sol jadis si désert nous conduit, dans ce remarquable ouvrage, par une description toujours élégante, écrite en langues française et grecque, à la contemplation des palais modernes, des créations récentes d'une civilisation qui grandit à vue d'œil, d'une cité toujours croissante, enfin, des lointains merveilleux que la nature prodigua à ces contrées, ses favorites, et dont l'art a su si bien profiter.

Ainsi ce Pirée, solitaire au début de notre siècle, dont les barques des îles voisines bravaient à grand'peine les écueils, pour s'amarrer aux débris qu'on nomme encore le tombeau de Thémistocle, M. Vréto nous le fait voir peuplé des grands vaisseaux armés que la vapeur y amène ; et l'ancienne mesure qui cachait quelques douaniers turcs endormis est devenue, sous son crayon comme dans la réalité, une ville grecque que tiennent sans cesse en éveil le commerce et la navigation. Ce grand château, séjour d'un couple royal bienfaisant et béni, qui se dresse si fièrement au milieu d'avenues symétriques, et près de quelques antiques palmiers, remplace la demeure où trônait le stupide lieutenant du Kislâr-Aga du sérail.

Puis vient l'élégante et vaste cathédrale catholique, au lieu de la pauvre chapelle que le père Paul me montrait avec son humble cellule, cachées sous les ruines de la lanterne de Démosthène ;

La grande église grecque, non loin du minaret où, suivant l'expression de l'*Itinéraire*, « l'imam se mettait à chanter en arabe l'heure passée à des chrétiens de la ville de Minerve ; »

L'Université, où accourent et se multiplient ces élèves, admirateurs d'Homère, de Pindare et de Platon, qui vont porter à leur tour dans

toutes les contrées orientales, avec les lumières de l'Évangile, l'harmonieux langage d'Athènes, quand il m'a fallu, il y a quarante ans, visiter tous les recoins auprès de l'Agora, pour y rencontrer une école obscure et délaissée ;

Enfin l'Observatoire, qui surveille les astres plus étincelants sous ce ciel sans nuages, et l'Académie hellénique, que la Grèce doit au baron Sina, le plus généreux de ses fils.

Je ne saurais tout dire, ni suivre dans tous leurs détails ces dessins pittoresques qui m'ont donné de si douces surprises ; mais je puis au moins, à titre de vieux pèlerin aux terres orientales, remercier M. Marino Vréto, et recommander son œuvre à tous les amis de la Grèce antique, de la Grèce moderne et des arts.

LE COMTE DE MARCELLUS.

(*L'illustration.*)

Il y a trente ans, le Pirée n'existait plus, et la ville qui fut Athènes n'était qu'un misérable village de quatre à cinq mille âmes. Mais la liberté est féconde, et la Grèce a retrouvé, ou plutôt elle a su se donner une capitale qui déjà se distingue par le nombre et la beauté de ses nouveaux édifices. Un Ionien de Corfou, un de ces Grecs intelligents qui n'oublient pas, sous le protectorat anglais, les liens qui les rattachent à la mère-patrie, M. Marino Papadopoulos Vréto, auteur d'écrits justement estimés, a voulu faire connaître à la France les gloires monumentales de la nouvelle Athènes, et on doit lui savoir gré de cette bonne et utile entreprise.

Il a su, d'ailleurs, l'accomplir avec une rare distinction. Son *Athènes moderne, Album contenant les vues des principaux monuments modernes de cette ville*, avec une description en grec et en français, est un recueil digne de figurer dans nos bibliothèques et dans nos collections artistiques. L'Athènes du roi Othon se sent bien humble et bien petite, sans doute, en présence des débris merveilleux de l'Athènes de Périclès et de Phidias ; mais on peut encore, après avoir admiré les chefs-d'œuvre de l'art ancien, féliciter les modernes Athéniens de posséder les monuments représentés et décrits dans le bel Album de Marino Vréto.

ALEX. BONNEAU.

(*Opinion nationale*, 26 janvier 1861.)

Les voyageurs qui parcourent aujourd'hui la Grèce sont unanimes à reconnaître que d'immenses transformations se sont accomplies en vingt-cinq années sur le sol hellénique, transformations qui ont été dans d'autres pays l'œuvre d'un siècle, et quoique la Grèce n'ait eu cependant pour seconder ces progrès que les ressources d'un budget restreint.

Qu'on se demande, par exemple, ce qu'étaient Athènes et le Pirée quand le roi Othon transporta de Nauplie à Athènes le siège du gouvernement. Le port du Pirée n'existait plus que de nom ; sa plage était déserte. Athènes, si riche de souvenirs, était déchue de toute splendeur ; elle n'avait plus qu'une population de 4,000 âmes. Athènes et le Pirée, dont le port présente aujourd'hui un mouillage sûr et commode, forment deux belles villes qui réunissent 50,000 habitants, et qui communiquent avec leurs environs par de magnifiques routes carrossables.

Rien ne saurait mieux donner une idée des embellissements qu'Athènes reçoit chaque jour et qui se poursuivent sous la protection toute spéciale de la reine, que l'*Album des vues des principaux monuments d'Athènes*, que M. Marino P. Vréto a publié. Cet Album est accompagné d'une notice très-intéressante, non-seulement sur ces monuments que la gravure lithographique reproduit, mais encore sur tous ceux que la ville d'Athènes contient en si grand nombre. Parmi eux se distinguent, au premier rang, le Palais-Royal et ses splendides jardins, qui n'occupent pas moins de 240,000 mètres carrés ; l'Observatoire, élevé aux frais de M. G. Sina ; l'Université Othon, où toutes les facultés sont réunies : droit, théologie, médecine, sciences et lettres ; plusieurs églises remarquables, de vastes hôpitaux, des gymnases et des écoles.

Ces derniers établissements nous amènent naturellement à nommer l'*École française*, fondée à Athènes, en 1846, par le gouvernement français, et réorganisée en 1859.

« L'École d'Athènes, disait M. Rouland, est une institution destinée à rendre profitable et féconde pour nos jeunes professeurs de l'Université l'étude des richesses littéraires et monumentales de la Grèce antique, et à porter au sein d'une nation amie le témoignage de nos sympathies et le goût de notre civilisation. » La France revit d'ailleurs à Athènes par les plus anciens comme par les plus modernes souvenirs. M. Vréto ne nous apprend-il pas que dans la crypte de l'église de Daphné se trouve le sarcophage fleurdéliné d'un de ces ducs français d'Athènes qui appartiennent à l'histoire du treizième siècle ; et, en passant près de l'emplacement qu'occupait l'Académie de Platon, nos compatriotes ne s'inclinent-ils pas devant le monument funéraire élevé à Charles Lenormant, mort en Grèce, victime de sa passion pour la science ?

Athènes renferme de nombreux établissements de bienfaisance. Un des plus intéressants est, sans contredit, l'*Asile des Orphelins*, nommé *Amalieum* du nom de son auguste protectrice ; car il n'est pas d'œuvre philanthropique que la reine des Grecs ne couvre de son patronage éclairé. Aussi est-ce le nom de la reine, nom inséparable de la régénération de la moderne Athènes, que M. Vrêto a tenu à honneur de placer sur le premier feuillet de son Album, qui constitue, grâce au concours de la plume et du crayon, une sorte de monographie monumentale de la capitale du royaume hellénique. La partie typographique de cette publication, qui renferme un texte grec dont les caractères sont de la plus remarquable pureté, a été confiée aux presses de MM. Firmin Didot ; c'est dire assez quel en est le mérite d'exécution. — *Louis Bellet.*

(*La Patrie*, 26 janvier 1861.)

Sous ce titre : *Athènes moderne*, un journaliste grec, M. Marino P. Vrêto, vient de publier chez l'éditeur Reinwald, rue des Saints-Pères, à Paris, un album contenant les vues des principaux monuments modernes de la capitale de la Grèce. Ces vues, dessinées et lithographiées avec soin, sont au nombre de douze et représentent le Pirée, la ville d'Athènes, le château royal, le jardin du château, la cathédrale, l'université, l'observatoire, l'église Saint-Nicodème, l'*Amalieum* (asile des orphelines), l'*Arsakeium* (école supérieure pour les filles), l'hôpital ophthalmatrique, et la ferme de la reine Amélie. Elles sont précédées d'une notice descriptive dans laquelle l'auteur fait passer sous les yeux du lecteur tous les monuments d'Athènes, ses institutions diverses, ses universités, ses écoles, ses établissements de bienfaisance, ses églises, son musée, son théâtre, ses promenades, etc.

En lisant cette notice de M. Marino P. Vrêto, en parcourant son album, dont S. M. la reine a daigné accepter la dédicace, si l'on se reporte à ce qu'étaient Athènes et le Pirée il y a un quart de siècle, on ne peut qu'admirer ce qu'ils sont devenus en si peu de temps. La transformation en a été complète. Athènes, la capitale de la civilisation du monde ancien, florissante encore au moyen âge, avait été réduite à un misérable village de quatre mille âmes à peine, entouré de marais, de plaines incultes, de collines et de montagnes déboisées. Aujourd'hui, grâce à une volonté persévérante et énergique, le Pirée et Athènes sont deux belles villes à physionomie tout européenne, ayant une population de cinquante mille âmes.

En publiant son album, M. Marino P. Vrêto a eu surtout en vue de

mettre en relief les progrès accomplis, et, sous ce rapport comme sous celui de l'exécution, son œuvre est des plus intéressantes.

(*L'Indépendance belge*, 15 mars 1861.)

L'intérêt qui est acquis parmi nous à tous les gages de renaissance que peut donner le royaume de Grèce nous commande d'attirer la bienveillante attention du public éclairé de France sur une œuvre qui, à bon droit, mérite d'être signalée comme une preuve des efforts heureux déjà accomplis par le gouvernement hellénique. Cette œuvre montre, en effet, ce qu'a déjà réalisé, en face des ruines majestueuses de son immortel passé, l'Athènes nouvelle sortant des ombres de la servitude et reparaissant à la vie et à la liberté.

Quand le regard descend des hauteurs à jamais célèbres où se dressent encore ces grands débris que salue l'admiration du monde, et qu'il s'étend avec une complaisance pleine de sympathie sur la capitale rajeunie de l'Hellade, il aime à se reposer sur les monuments, peu nombreux encore, mais déjà remarquables, que la persévérance, le courage, le génie des Grecs modernes s'est noblement empressé d'élever pour les besoins et pour l'honneur de leur civilisation recouvrée.

Certes, en face du Parthénon, des Propylées, de la rue des Trépieds, de l'Agora, de l'Acropole, les édifices récents ou restaurés, le palais du roi, l'Amalieum, l'Université, l'Observatoire, la cathédrale, l'église de Saint-Nicodème, laissent encore à désirer sous le rapport de la perfection, de l'art et du grandiose. Trop souvent, pour leur construction ou leur réparation, le jeune royaume de vingt-cinq ans a dû avoir recours à l'aide généreuse des artistes de cette Europe à laquelle ses ancêtres ont enseigné les lois du beau. Mais ce sont déjà cependant de brillants essais, c'est l'augure d'un avenir plein de promesses.

Dans quelques-uns de ces monuments, on sent avec joie courir le souffle inspirateur de l'antiquité ; tel est, par exemple, l'Arsakieum, école supérieure pour les filles, ainsi appelée du nom de l'un de ses principaux bienfaiteurs (Arsakis) ; tel encore l'Observatoire, don magnifique de cette famille Sina qui comble de présents vraiment princiers sa patrie d'adoption. Dans d'autres, on apprécie de belles reminiscences de l'art byzantin qui arrachent cet art à ses signes de décadence et, par la combinaison des éléments chrétiens, l'élèvent jusqu'à une remarquable originalité et une rare puissance d'ornementation et d'harmonie. Dans tous il y a la réalisation d'une pensée d'amélioration morale, intellectuelle, sagement et utilement libérale.

L'auteur de ce recueil d'*Athènes moderne*, M. Marino Vrêto, a

donc rendu un vrai service à son pays en permettant à l'Europe et à la France de juger des progrès déjà obtenus et de ceux qui s'annoncent.

C'est un spectacle digne des meilleurs éloges que celui de cette nation qui se relève de ses longues douleurs et se prépare à ses futures destinées, avec un zèle énergique et une persévérance tout empreinte d'ardeur. La Royauté, là comme partout, a l'honneur de l'initiative; les Hellènes reconnaissent avec gratitude que la seconde création d'Athènes et du Pirée est due à la volonté du roi Othon, à l'infatigable munificence de la reine Amélie. Cette auguste princesse est le génie artistique, tutélaire et charitable de la Grèce renaissante : les plus beaux édifices, elle les a encouragés; les institutions les plus fécondes pour le bien, elle les a fondées; les recherches les plus précieuses, elle les dirige et les récompense. La dédicace de l'album et de l'ouvrage de M. Vréto n'était donc qu'une dette payée à Sa Majesté au nom de la reconnaissance publique.

L'hommage est digne de celle à qui il est adressé. Un texte intelligent, des planches d'un beau dessin et d'une excellente exécution, rappellent à la reine Amélie les bienfaits qu'elle a prodigués et qu'elle prodigue chaque jour à la Grèce.

Remercions M. Vréto de s'être fait de la sorte l'interprète, tout à la fois, des efforts, des progrès et des actions de grâces de sa patrie.

HENRY DE RIANCEY.

(*L'Union*, 31 décembre 1861.)

Un jeune Grec cosmopolite, que dévore le zèle de sa nation, et qui s'est fait un peu partout, mais spécialement en France, l'apôtre du philhellénisme, M. Marino Vréto, vient de publier, dans le format in-folio, un album intitulé *Athènes moderne*, et contenant les vues des principaux monuments qui se sont élevés dans la capitale de la Grèce, depuis son émancipation du joug ottoman.

Certes, l'Athènes moderne est encore loin de l'ancienne, et les plus beaux édifices de l'une ne valent pas les ruines de l'autre; mais il serait injuste de choisir un tel point de comparaison pour en écraser la jeune cité sortie du tombeau de sa glorieuse aïeule. Le point de comparaison qu'il faut prendre, c'est l'état où l'avait réduite la domination des Turcs. Il y a vingt-cinq ans, lorsque le roi Othon transféra le siège de son gouvernement de Nauplie à Athènes, il trouva pour capitale un misérable village de quatre mille âmes à peine, entouré de marais et de plaines incultes. Le Pirée n'était qu'une plage déserte; le port était comblé; les chaloupes qui devaient débarquer le

roi et sa suite se trouvèrent si bien engagées dans les bas-fonds qu'il fallut renoncer à s'en servir. Aujourd'hui Athènes, avec le Pirée, a cinquante mille habitants et toute la physionomie d'une belle ville européenne. Elle est décorée de monuments, dont le nombre s'accroît tous les jours, malgré les ressources extrêmement limitées d'un budget qui suffirait à peine à l'un de nos principaux départements. M. Marino Vréto a réuni les plus remarquables dans une série de douze grandes lithographies, qu'il a fait précéder d'une intéressante introduction, écrite en grec et en français, car l'auteur parle notre langue comme s'il était né à Paris.

Voici d'abord la vue du Pirée : sur le devant, la mer aux eaux tranquilles, chargée de bateaux de commerce et de grands navires abrités dans le port; au second plan, les maisons blanches de la ville alignées sur le rivage, et dans le lointain les vagues ondulations de ces montagnes sacrées, jadis habitées par les dieux; puis une vue générale d'Athènes, assise au pied de l'Acropole, et dominée par le Parthénon. Les principaux édifices défilent ensuite devant nous : le palais royal, le plus important de tous, — vaste parallélogramme à deux étages, orné, au midi, d'une longue colonnade, et dont l'entrée est formée par dix colonnes cannelées en marbre pentélique et d'ordre dorique, soutenant un balcon monumental; le jardin royal, où les palmiers de l'Orient s'élèvent au milieu des citronniers et des orangers, où les fleurs les plus rares et les plus précieuses croissent à profusion sur les lieux qui n'offraient à l'œil, il y a vingt-cinq ans, que des rochers arides; la cathédrale, dite de l'Annonciation, dont la première pierre a été posée en 1840, monument curieux, de style byzantin, comme un assez grand nombre des autres églises d'Athènes; l'Université, décorée aux frais de l'opulent baron Sina, ministre de Grèce à Vienne, lequel a fourni également les fonds pour la construction de l'Académie, commencée en 1859, et pour l'entretien du directeur de l'Observatoire, édifice bâti par la munificence de son père, — car les Grecs, en quelque pays du monde qu'ils aient transporté leur vie, n'oublient jamais la patrie absente, et nombre de monuments ou d'institutions d'Athènes sont dus à des dons et à des legs dont la tradition se perpétue parmi ceux à qui leur fortune permet ces générosités patriotiques. C'est un trait distinctif de leur caractère que cet esprit national qui se traduit sans cesse en actes.

Les planches suivantes nous montrent l'Observatoire, l'église de Saint-Nicodème, l'Amalieum, asile d'orphelines qui porte le nom de la reine, sa protectrice; l'Arsakieum, école supérieure pour l'éducation des filles; l'hôpital ophthalmatrique et la ferme de la reine, espèce de chalet élégant et coquet que S. M. Amélie, par une fantaisie champêtre, renouvelée de Marie-Antoinette, a élevé pour son usage personnel au milieu d'une jolie campagne, dans le voisinage d'Athènes.

Toutes ces grandes lithographies, sur papier épais et fort comme du parchemin, sont exécutées avec un soin extrême, et se distinguent par leur vigueur et leur aspect pittoresque, par l'heureuse distribution de la lumière, la simplicité et la vérité de l'effet. Nous recommandons l'album de M. Marino Vréto aux philhellènes et aux amateurs de belles et riches publications artistiques. Sans quitter leur fauteuil, ils pourront ainsi exécuter un voyage qu'il n'est pas donné à tous de faire en réalité, et apprendre à connaître en détail cette capitale de la Grèce moderne, à qui peut-être est promise la suprématie de l'Orient.

VICTOR FOURNEL.

(*L'Ami de la Religion*, 23 janvier 1861.)

Il vient de paraître, chez Reinwald, un magnifique album contenant les vues des principaux monuments modernes de la capitale de la Grèce, avec un texte grec et français, par M. Marino P. Vréto. L'album est dédié à S. M. la reine de Grèce. Il y aura bientôt trente ans, après l'affranchissement d'une partie de la Grèce et sa constitution en royaume, sous un prince de la maison de Bavière, il fallut trouver au nouveau royaume une capitale; plusieurs villes brigèrent cette faveur; Nauplie présenta ses titres à la candidature: Nauplie avait, pendant tout le temps de la guerre de l'Indépendance, résisté à l'ennemi; lorsque toute la Grèce avait succombé, après sept ans de lutte, aux forces combinées de la Turquie et de l'Égypte, la forteresse de Nauplie avait fait reculer Ibrahim Pacha et avait donné asile au gouvernement exécutif de la Grèce insurgée... Nauplie avait sauvé la cause de la Grèce et de la liberté; elle avait bien mérité de la patrie, mais une forteresse ne pouvait pas devenir une capitale; Corinthe, ou, pour mieux dire, l'isthme de Corinthe vint alors revendiquer ses droits à la dignité de capitale. Placée entre deux mers, sur une belle plaine entrecoupée de collines onduleuses, la nouvelle Corinthe serait devenue, sous peu, une des plus florissantes villes commerciales de la Méditerranée... La candidature de Corinthe semblait avoir plus d'une chance de succès, lorsque Athènes, la patrie de Solon, de Thémistocle, de Périclès, de Phidias, de Démosthène, de Platon, de Sophocle, d'Eschyle, se présenta dans la lice et elle n'eut qu'à se montrer sous ses haillons glorieux pour remporter toutes les voix! Athènes, ce berceau de la civilisation grecque, ce foyer de notre propre civilisation; Athènes, qui, dans l'antiquité, si elle n'a été que momentanément la capitale politique de la Grèce, en a toujours été la capitale morale, ne pouvait qu'être aujourd'hui encore la capitale de l'État qui prenait le nom d'*État grec*... D'ailleurs cet État ne devait-il

pas les vives sympathies de l'Europe, qui lui assurèrent son émancipation, à ces souvenirs d'Athènes qui auront toujours le privilège d'émouvoir les premiers notre âme?...

Le choix d'Athènes était donc fait sous l'influence d'une idée d'un ordre moral... Mais, dans le cas présent, cette idée avait la puissance d'un fait du positivisme le moins contesté : le prestige du nom de la nouvelle capitale du royaume équivalait au plus brillant résultat matériel. Le roi Othon s'était donné une capitale par un simple décret. « Il y a vingt-cinq ans, nous dit M. Vrêto dans le texte de son bel album, lorsque le roi Othon transféra le siège du gouvernement du nouveau royaume de Nauplie à Athènes, le Pirée n'était qu'une plage déserte, son port était presque entièrement comblé. Les chaloupes qui portaient à terre le roi et sa suite se trouvèrent engagées dans les bas-fonds; il fallut se passer de chaloupes pour débarquer.

« Athènes, la capitale de la civilisation du monde ancien, florissante encore au moyen âge, avait été réduite à un misérable village de quatre mille âmes à peine, entouré de marais, de plaines incultes, de collines et de montagnes déboisées. »

Cette saisissante description en quelques lignes reproduit le tableau que nous avaient donné d'Athènes Pouqueville et les autres voyageurs qui avaient visité cette ville sous la domination turque.

Mais « la liberté est féconde, » ainsi que s'est exprimé un de nos confrères en rendant compte de l'album de M. Vrêto. Vingt-cinq ans ne se sont pas écoulés depuis le jour de cette prise de possession de la nouvelle capitale de la Grèce, et « le Pirée et Athènes sont devenus deux belles villes à physionomie tout européenne, ayant une population de cinquante mille âmes. » L'idée de M. Vrêto, de nous prouver par le crayon ce qu'il affirme par la plume, est une idée excellente; mais je regrette qu'il n'ait point pensé d'attacher à l'entrée de cette galerie de vues modernes une vue générale de la ville sous la domination turque : le contraste en aurait été frappant. Nous nous souvenons d'avoir vu à Munich, dans l'atelier d'un peintre dont le nom nous échappe, mais qui a dû être professeur de dessin dans un collège grec, la vue d'Athènes au moment de l'arrivée du roi Othon. On se sentait l'âme oppressée, lorsqu'on entendait le noble nom de cet amas de chétives cabanes. On ne ressent plus la même impression en faisant le voyage de Grèce à travers l'album de M. Vrêto : le Pirée se présente le premier avec son beau port d'un mouillage sûr et commode, rempli de bâtiments de guerre et de commerce appartenant à toutes les nations, de beaux quais, de belles rues, des constructions élégantes et solides à la fois... Une belle route nous conduit à Athènes, dont la vue générale se présente avec l'Acropole dominant la ville. Cette vue a le défaut de toutes les vues prises à vol d'oiseau... on a l'ensemble, mais non pas le détail. Pourtant ces deux lithographies, exécutées d'après les photographies,

ont encore assez de fini pour nous permettre de pénétrer dans l'intérieur des deux villes et pour admirer les constructions privées, dont plusieurs ont les majestueuses proportions de palais et où le marbre est employé avec profusion. Viennent ensuite les monuments suivants : le Palais royal avec ses splendides jardins, où le palmier se croise avec le laurier-rose ; la vue du jardin, prise d'une hauteur, est magnifique. On aperçoit, au fond d'un horizon pur et diaphane comme un cristal de roche, les majestueuses colonnes du temple de Jupiter Olympien ; le golfe Saronique, calme et transparent, et au loin les montagnes des îles grecques aux lignes découpées par une main de maître ; la cathédrale, composite des styles gothique et byzantin, qu'on pourrait critiquer à plus d'un point de vue ; l'Université, vaste local où sont réunies les quatre Facultés et où une jeunesse studieuse se porte tous les jours de plus en plus assidue ; l'Observatoire d'Athènes, bel édifice élevé et entretenu par la magnificence de la maison Sina, maison princière dans la haute finance de l'Europe, et dont le dernier héritier représente aujourd'hui la Grèce auprès des trois principales cours d'Allemagne. Le rocher sur lequel est placé l'Observatoire est d'un effet saisissant, et nous complimentons M. Jacottet, le paysagiste connu ; on reconnaît aux détails et au fini de l'exécution que cette belle lithographie a dû aussi être faite d'après une photographie ; l'église de *Saint-Nicodème*, une des plus anciennes églises byzantines d'Athènes, restaurée récemment ; l'*Amalieum*, ou asile des orphelines ; l'*Arsakieum*, école supérieure pour les jeunes filles, d'un style grec ; l'*Hôpital ophthalmiatrique*, de style byzantin, et la *Ferme de la Reine*, château gothique en miniature, situé au milieu d'une belle campagne, forment la belle galerie d'*Athènes moderne*, que nous recommandons vivement en général à tous les amateurs de belles publications et en particulier à tous ceux qui étudient la grande question à laquelle on a donné le nom de *question d'Orient*.

En un mot, *Athènes moderne* est un livre-album qui peut figurer tout aussi bien dans le cabinet d'un studieux que dans le salon d'un amateur. Son prix modique d'ailleurs le met à la portée de tout le monde.

J. LAURENT.

(*Courrier du Dimanche*, 10 mars 1861.)

M. Marino Vréto vient d'éditer avec un grand luxe les monuments de la nouvelle Athènes. C'est un hommage rendu par un Grec au patriotisme de sa nation, car tous ces monuments sont son œuvre, et il n'en est pas un qui ne soit un témoignage de l'affection de ces fils dévoués pour la mère patrie.

J'ai parcouru avec un grand intérêt les planches de l'Album de M. Vréto : *le Port du Pirée*, qui est déjà devenu une des plus brillantes étapes du commerce levantin ; *la Vue générale d'Athènes*, où l'Acropole, encore ceinte de sa couronne antique, domine de toute sa hauteur la ville moderne, et la protège de sa grande ombre ; *la Cathédrale*, une heureuse interprétation du style byzantin ; *l'Université*, qui, par la pureté et l'élégance de son style, rachète un peu *le Palais du Roi*, cette lourde erreur bavaroise ; *l'Observatoire*, dû au baron George Sina, d'où l'observateur (douce sinécure !) voit sans cesse l'horizon se découper nettement sur le ciel pur ; *Saint-Nicodème*, l'église russe où mon ami Boulanger a spirituellement encadré les peintures austères de M. Thierch ; *l'Amalieum*, *l'Arsakion*, *l'Ophthalmiatrion*, trois synonymes de charité, utilité et bienfaisance ; puis *la Ferme de la Reine* et *le Jardin royal*, véritables tours de force d'horticulture, précieux trésors d'ombre et de fraîcheur sous les rayons qui fondirent les ailes d'Icare.

Cette publication est une très-heureuse idée qu'a eue M. Vréto : le succès l'a saluée ; elle a trouvé de nombreux souscripteurs, surtout chez les Grecs et chez les Turcs, chez ceux qui espèrent et chez ceux qui regrettent, chez ceux qui viennent et chez ceux qui s'en vont. La sollicitude des Hellènes pour tout ce qui concerne leur pays ne tardera pas à donner matière à un second album. M. Vréto a surtout bien fait d'inscrire en tête de son Album une dédicace à la reine Amélie. C'est lui signaler l'importance de l'œuvre déjà faite, l'urgence de celle qui reste à faire. On ne saurait trop le répéter, les libéralités des particuliers sont nombreuses, mais elles doivent être suivies d'effet : l'École navale, dont les fonds légués par le Psariote Varvaki s'accumulent depuis 1823, devrait depuis longtemps avoir rempli les vœux du légataire. L'Académie du baron Sina devrait être en cours d'exécution. Les chefs-d'œuvre épars dans l'Acropole, dans le temple de Thésée, et surtout ce sol où il suffit de gratter pour trouver, réclament le musée Bernardaki. L'École polytechnique demande une installation plus digne des soins qu'y apporte son excellent directeur, M. Kaftantzoglou. La nomenclature serait longue. En face d'une pareille nation, on fait mieux qu'espérer, on ne doute pas ; mais, devant l'insouciance coupable du gouvernement, il est permis de craindre.

ANT. PROUST.

(Revue européenne, juillet 1861.)

Ce n'est pas de la ville de Périclès, ni même de la ville d'Adrien qu'il s'agit ici, c'est de la ville du roi Othon et de cette vaillante reine Amélie, dont le noble sang germanique vient de conquérir une gloire nouvelle sur les bastions de Gaète. A voir l'Album très-intéressant

qu'un jeune publiciste de la ville de Phidias nous met sous les yeux, je n'oserais dire que cette troisième Athènes valût précisément les deux autres; mais elle n'est pas plus digne de dédain qu'aucune de nos villes modernes. Paris même, cette capitale des lettres et des arts, comme nous nous plaisons à l'appeler, pourrait çà et là envier le caractère que les petits-neveux d'Ictinus ont su parfois donner à leurs hôpitaux et à leurs églises. Les architectes de Paris copient les temples de la Grèce et les églises gothiques de la France; les architectes d'Athènes ne procèdent pas autrement: s'ils bâtissent un palais, ou un édifice pour l'université, ils se rappellent le Parthénon, ou les Propylées, ou l'Érechthéon; s'ils construisent un hospice pour les aveugles ou une cathédrale, ils se souviennent de leur Panagia et montrent un tact tout particulier, et trop rare chez nous, en ne logeant pas le Dieu des chrétiens dans des temples de Jupiter ou de Bacchus. En possession des plus beaux matériaux de construction qu'il y ait au monde, ils emploient le marbre pentélique pour leurs palais, et la brique se mêle à la pierre dans leurs édifices religieux; prêtant ainsi plus d'accent et un caractère différent aux divers monuments suivant leur destination.

Il est assez d'usage de calomnier la Grèce et de maltraiter sa capitale. A proportion de sa population et de ses revenus, il n'est peut-être pas de ville en Europe qui ait bâti autant de monuments et d'aussi bon style. Si l'Athènes moderne était bâtie dans la plaine de Saint-Denis ou sur les rives de la Garonne, nous n'aurions pas assez d'éloges pour sa municipalité; mais le malheur veut qu'elle s'élève sur un sol que l'art antique a merveilleusement fécondé: le souvenir du passé nuit au présent et nous rend injustes pour lui. On voudrait qu'il ne sortît de là que des chefs-d'œuvre, et on ne songe pas à se demander si les chefs-d'œuvre sont si communs chez soi qu'on se croie en droit de se montrer bien exigeant pour autrui. Ce n'est pas à nous, qui avons bâti le nouveau Louvre, qu'il appartient de mal parler des monuments modernes d'Athènes.

M. Marino Vréto a rendu service à son pays en nous faisant voir l'Athènes vivante; l'Athènes morte était seule présente à tous les esprits. Nul plus que nous ne professe le respect du passé, mais il est bon de connaître et d'aimer aussi le présent. Il a des défauts; le passé n'avait-il pas les siens? Si tout avait été parfait dans les temps écoulés, il n'y aurait pas d'histoire. La Grèce, ce petit pays qui formerait à peine un département français, a une histoire considérable; cela prouve que les Grecs firent beaucoup de bruit dans leur temps, et, s'ils ont fait tant parler d'eux, c'est moins, peut-être, à cause de leurs vertus qu'à cause de leurs défauts. A. C.

(Extrait de la *Revue contemporaine* du 31 mars 1861. Article de M. A. de Calonne.)

.....
 Puisque nous voici dans Athènes, restons-y. Un Athénien qui écrit le français comme nous, M. Marino Vrêto, vient de publier un album des monuments modernes de sa ville natale. Les vues sont fort exactes, lithographiées avec soin d'après la photographie. Avec quel plaisir je les ai revus, ces édifices de marbre blanc !

Beaux ou laids, la question n'est pas là ; mais ils me reportaient à huit ou neuf ans en arrière ; ils me rappelaient deux années de solitude et d'ennui dont j'ai gardé au fond de l'âme je ne sais quelle vague douceur. Ils me rajeunissaient d'autant ; ou plutôt non, car les arbrisseaux que j'ai laissés là-bas sont devenus de grands arbres. La nation grecque deviendrait grande aussi, je le crois, j'en suis sûr, si l'Europe voulait lui donner un peu d'air et de lumière.

EDMOND ABOUT.

(*Opinion nationale*, 13 avril 1861.)

MINISTÈRE DE LA MAISON DE L'EMPEREUR (DE RUSSIE),

CHANCELLERIE N° 5597.

A M. MARINO P. VRÊTO.

(Ci-joint une boîte avec une bague de diamants, val. 200 rouble argent.)

Saint-Petersbourg, 7/19 décembre 1861.

MONSIEUR,

• Sa Majesté l'Empereur, mon auguste souverain, a pris connaissance de la lettre que vous lui avez adressée, et a daigné gracieusement agréer l'hommage de l'Album que vous avez publié sous le titre d'*Athènes moderne*.

Sa Majesté m'a chargé de vous exprimer ses bienveillants remerciements et de vous faire tenir, en son nom, le souvenir impérial ci-joint, dont elle se plaît à vous gratifier.

Vous voudrez bien, Monsieur, m'en accuser la remise et recevoir l'assurance de ma parfaite considération.

Le Ministre de la maison de l'Empereur,

Comte d'ALDELBERG.